

Éloge de la marguerite

Jean Forest

Number 47, Winter 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14975ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, J. (1991). Éloge de la marguerite. *Moebius*, (47), 113–124.

ÉLOGE DE LA MARGUERITE

Jean Forest

pour Carlitos

*petite marguerite
toute la vie du faible chêne*

*cet Éloge
de la Folie-Bouddha*

Je vais encore cette fois écrire pour Moebius. Un ruban auquel je n'ai jamais rien entendu, faute, dirait Lavater, d'avoir reçu la bosse des matheux. Mais il me plaît, ce ruban, parce qu'il revient toujours à son point de départ, comme s'annulant à plaisir, effaçant ses propres textes, renvoyant dos à dos ses écrivains, et m'épargnant, ainsi, de le remettre sempiternellement à la touche rembobinage. Un ruban qui, sa route accomplie, ne laisse aucune TRACE.

Une fois n'est pas coutume! Les légions sont légions, qui s'acharnent à empêcher le salutaire naufrage des textes! Le gavage des oies, nous connaissons, depuis les contes de fées jusqu'aux classiques, ces délices de l'embaumeur! Des kilomètres de rayons, des millions de livres que personne jamais ne consulte, mis à part quelque vieux professeur

incapable de dire la couleur de la saison, depuis les souterrains du bunker qu'il hante, à la recherche du temps perdu. Coprophage ivre de TRACES. Comme si, à l'instar de la Bible ou du Coran, le livre avait pour mission de livrer aux oreilles attentives la parole de Dieu! Comme si la création se concentrait en quintessence dans les mots fossilisés, abandonnés à l'encre et au papier. Comme si le mot, depuis la déraison de quelques fous, en Occident, n'était pas devenu le VEAU D'OR d'un Israël sempiternellement aveugle à la vie. Un jour la bibliothèque brûle, quand même, et les hommes sont enfin obligés d'inventer un sens à leur vie. Un jour Karl Marx et Engels partent pour un long voyage au bout du pilon, rejoignant les idoles d'hier, métamorphosées en sac poubelles, par la grâce du recycleur. Un jour, stupéfait, l'homme enjôlé découvre les traces peintes sur les murs, de sa folie, et son front se couvre de honte. Arrivent alors les buldoziers, ces blindés recyclés, et, bien avant le matin, le monde fait semblant de liquider ses TRACES. Le Mur de la folie, abandonné de ses slogans, brillant de nudité obscène! À l'aube, déjà, les poètes se sentiront appelés à le couvrir d'ordures.

Budapest

En 1956, suite à la colère du Camarade K, les villes de l'URSS vouées au culte du Petit Père des Peuples font naufrage, du jour au lendemain. STALINSK, STALINO, STALINOGORSK, STALINABAD, et même, apothéose du sacrilège, STALINGRAD LA GLORIEUSE VILLE DES HÉROS! Et la bataille de Stalingrad? Naufragée. Un mot, échangé, dans quelques hospices, pour quelques années encore. Et puis, le silence sur Stalingrad devenue VOLGOGRAD. Un grain de sable dans les steppes de Russie.

En Allemagne russifiée, STALINSTADT meurt d'avoir perdu son reflet dans la glace. Et cette année, nouveau coup de balai, voyez KARL-MARX-STADT redevenir, humblement, CHEMNITZ. Retour sur scène de la Saxe, de la Thuringe, du Mecklembourg, etc. Et quand donc LENINGRAD redevient-elle SAINT-PETERSBOURG? Ou PETROGRAD? Pensez au sarcophage de Lénine, quittant la

Place Rouge, pour son village éberlué! Ou aux cendres de Staline, enfouies au pied du Kremlin, où il ne reste plus qu'à retirer la dalle, pour que s'accomplisse l'oubli, et que meure Le-plus-grand-génie-de-tous-les-temps. Amen!

MONTREAL? Pourquoi pas Ville-Marie? Ou Hochelaga? QUÉBEC? Donacona? Stadacona? Stalinacola? On ne sait plus! Les TRACES s'embrouillent au creux de la mémoire. On désespère de croire à l'immobilité des pierres. Tout bouge, dans le rut universel, à lente reptation. Nos yeux aveugles seuls font croire au silence de la mer, mais la mer hurle! Et les montagnes dansent une rumba tectonique. Parois, de joie, tel volcan fait sauter son bouchon, et siffle alors son cri de bave! À l'époque, à peine pouvait-on pardonner à l'éditeur un titre aussi farfelu : «L'URSS SURVIVRA-T-ELLE À 1984? Un autre fou de Russe, qui affirmait le mouvement des glaciers! Banalité pour nous. L'instant présent nous cache toutefois la sorcellerie de la métamorphose. Celle de nos dieux. Des TRACES, pourtant, l'attestent sans relâche.

Urssite aiguë

Témoin, encore, ce monolithe, l'URSS. Ce grand tas de pays, de contrées, d'incertitudes; de régions, de religions, de landes, de déserts; de Pacifique et d'Atlantique, d'Afrique et puis, soudainement, d'Afghanistans brûlants, tout chauds. Arrive un fou, un autre, à Moscou, la capitale de l'empire des sables mouvants, qui tranche le noeud gordien dans la gorge de Staline. Partout, pourtant, on dormait si bien! À la Bibliothèque Lénine, pour consulter MOEBIUS, ou LE MONDE, il faut un visa. La bibliothèque des dix millions de fatras! Et rien à lire. Tout chancèle, au moment où, à Berlin, HONECKER annonce, tel un nouveau HITLER, que le MUR tiendra bon, pour un autre millénaire! À Bucarest, on rit de cette vérité profonde. À l'heure où des millions d'Urrsiens en blindés, pas encore convertis en buledozaires, dans des millions de villages, trônent, et affirment l'empire éternel du règne minéral! L'URSS sillonnée de TRACES de blindés, qui lui tissent une couronne, en guise de culotte de chasteté. Arrive Gorbatchev.

Il souffle, tout est dit : il dit, DÉSORMAIS! et l'univers suspend son souffle, dans l'attente du Nouveau Testament. Les éditeurs se frottent les mains! Les affaires vont reprendre. Rendez-vous au Mc Do de la Place Rouge! Et rideau rouge. Chahut! On siffle l'écroulement de l'URSS. Place aux femmes! Finies les Kateri Tekakwita! Vive les Mohawks! Périt Castro, et les Hispanos de Miami préparent leurs valises. Noël à La Havane! Bougent les Argentins, du côté des Malouines, un peu prématurément : l'Angleterre rendra-t-elle Gibraltar aux Espagnols? Après tout, n'a-t-elle pas livré, aux amateurs de Marx-et-Engels, et autres, mitrailleurs-de-la-Place tien an men (ou quelque chose comme ça), quelques millions de Chinois de Hong Kong, plutôt que de perdre la face, dans une guerre contre la Chine au sujet de Hong Kong? Les USA n'ont-ils pas abandonnés Taiwan, l'heure venue, de faire des affaires plus fructueuses avec la Chine, l'autre, honnie pourtant, depuis tant de décennies? «You were my dearest enemy, now you're my worst friend?» L'heure de la consécration du frein, l'heure où les émirs se lancent à la défense des émirats créés par l'Empire britannique, dans la plus grande ignorance de toute forme de culture islamique! Et du Koweït affluent les pétrodollars. Nous avons connu mieux. Les ennemis d'hier, Allemagne et Japon, devenus les piliers du monde occidental! Incontournables acolytes du monde libre!

Un monde qui affiche un sourire à la japonaise. Où les USA spolient le Japon de la moitié du Japon, suite à leur petite querelle de 1940. Un monde où les USA spolient l'Espagne de Cuba, de Porto-Rico, des Philippines. L'Espagne impérialiste, voleuse! D'un Mexique, où les Fous s'excitaient sur la splendeur du dieu soleil, en arrachant le coeur des plus beaux enfants des hommes, du haut de leurs petites pyramides! Le bain chéri de sang, quand la Russie profite de l'URSS pour voler l'Ukraine aux Ukrainiens, ou l'Arménie aux Arméniens. ETCETCETCETCETCETCETC.

L'appétit de l'autre. Ce dieu féroce! Mais la mémoire enregistre son plein de souvenirs divins.

Peste

Là-bas, à la frontière du monde écroulé, on remet les moteurs de l'Histoire en marche. L'Allemagne renaissant de ses cendres, la peur halète dans deux cent millions de gosiers, du Rhin à l'Atlantique, du Rhin à l'Oural, du Rhin à la Méditerranée. Des TRACES crues défuntes émanent de tableaux à la Dali! Au tréfonds de l'oreille endormie résonnent les cadences de bottes ferrées : l'Allemagne descendant les Champs Élysées, s'y emparant de tout, à coups de Deutsche Mark! S'y emparant des TRACES de ce qui fut un Empire! De Gaulle, R.I.P.! Angleterre acculée à négocier avec Dublin les TRACES de ce qui fut un jour l'ULSTER! Amérique embarrassée des mille milliards de dollars bétonnés en arsenal, désormais plus futile que même jamais il le fut au Vietnam! Le Japon souriant, des TRACES de la guerre, quand le vaincu au vainqueur se substitue, car il y a toujours moYEN de tout moYENner. Quand arrive le pétrole, dans le sillage de la Palestine réinvestie, treize cents ans après l'exode! Caps changeants. Moebius, inaltérable, veille. Babylone, Troie, maintenant, pas si mortes que ça, on visite! Kennedy se disait berlinois. Et vous? Ah! Vous êtes sumérien? Enchanté, ici, c'est Ailleurs. Et c'est toujours Pareil. Bien sûr, le Même, vous connaissez? Non?

Le bateau ivre

Mais enfin, merde, ce monde redevient insensé, inflexible, de stable il se fait mobile, caldaire! Fou! Plus de passé sagement enterré, dans les rayons d'une bibliothèque! Plus de présent rassurant, comme les cérémonies de la Victoire sur les forces du Mal! Tout vacille! Veillent les astres sans yeux seuls, à la périphérie de ce que nous prenions pour un centre. On ne va tout de même pas se promener tout nu, dans une ville où les feux sont en grève et l'essence hors du prix! Ce n'est pas du tout ça qui a guidé nos Pères fondateurs quand ils sont venus, convertir les Sauvages! Regardez les Petits, à contresens, faire les Farauds! L'Algérie, foutant la France dehors! Voyez, voyez Gandhi, ce petit clown de rien du tout, ses lunettes ridicules, un drap en guise de blazer, voyez Gandhi foutre en l'air l'Empire britannique! Hitler? Hitler n'avait pas à s'y prendre, voilà tout. Voyez l'Espagne

richissime du seizième siècle. Après l'Espagne de la Reconquista : Espagne antérieurement violée, par quelques Maures, auxquels Martel cassera les reins à Poitiers! Séville, Cordoue, Grenade, couronne de TRACES, quand autant en emporta le vent du désert!

Voyez le tout-puissant empire de la Cité de Rome, terrassant Goliath, la Grèce et l'Égypte! Mais voyez Rome terrassée par le petit Jésus, aidé de quelques tribus de Germains, au saut d'un Rhin devenu négligeable rû. Explo-sent alors les aqueducs, et la Pax Romana, les murs et les portes percées dedans! TRACES sécrétant des légions, légions d'archéologues. Des croix partout! Des églises partout! Vatican. Québec. Abbayes. Be patient! TRACES. Bientôt! Curiosités. Et les hordes d'affluer, conchiant tout de turista. Le Panthéon, à raison d'un caillou par touriste, digéré en quelques mois! TRACES, dispersées dans les salons américains, d'une poudrière turque, vénérée a posteriori par une nuée d'enfants athées, nostalgiques du Paradis. Avant la chute.

Mythes

Avalanches de TRACES! À la solde de colporteurs savants, patentés éducateurs, à mauvaise conscience, ces années-ci, embarrassées du culte qu'ils vouent à d'illustres inconnus, Émile Nelligan, Saint-Denys Garneau, Émile Zola ou Saint-John Perse. Légataires d'une tribu mourante, consacrée au refus de laisser mourir les TRACES, d'un passage du malin parmi nous. Autrefois... ah! il fallait voir, comme il fallait voir les ecclésiastiques du petit Jésus s'exciter sur les superbes attributs du bel Achille, et pleurer la mort du beau Patrocle! Ils étaient hellénistes! Comme un certain Paul, de Tarse, là-bas, faisait dire des choses absolument délirantes à un certain Jésus de Nazareth, et là-dessus, chacun soudain de s'exciter, pendant les siècles des siècles! Achille, Patrocle, la troupe scout farfelue d'un Panthéon adolescent! Ou la charge de la demi-brigade. Ou l'arrivée claironnante de la cavalerie, quand l'heure du massacre a sonné, pour une autre tribu, dans le far-west, et que nous applaudissons, à tout rompre, partout en Occident, soulagés d'assister au massacre de l'Innocent!

Les mecs n'auraient-ils donc pas dû, réunis au bistrot, devant tant de passion déclenchée par Hélène, se moquer de son pitre de mari? Et entonner un hymne, à la cité de Troie, capable d'accoucher d'un enfant tel que Pâris? Un mâle à boules, sonnantes et trébuchantes? Malaise, devant la troupe massée autour de l'infâme cocu, incapable de faire jouir sa femme! Tous ces petits garçons, n'est-ce pas, à l'orée de notre civilisation, s'excitant l'un sur l'autre, c'est gênant! Ce mythe, pourtant, a enchanté des millions et des millions de petits Blancs. Pensez à notre Dollard des Ormeaux!

Je sais, je sais : il y a eu Socrate! Et la ciguë, oui, la ciguë aussi! Les lauriers pour Achille, la ciguë pour Socrate! In illo tempore. And now! Regardez les Canadiens, affronter les Nordiques! Au bout du compte, ce qu'on espère, braqués sur l'écran des sornettes, c'est la mort du dernier Mohican. Troie réduite au souvenir peut devenir aimable! Ô cendres adorables! Schliemann viendra bien à son heure. Ou Giraudoux. TRACES, encore. TRACES en crue! Là-bas, on attend. La mort du dernier Québécois.

Le grand portage

Ça ne s'améliore pas, avec Ulysse! La Grande Terreur, Pénélope tissant, déissant, retissant, sous les yeux de sa cour d'aveugles assemblés, si bêtes, si bêtes, quand aucun de ces eunuques n'ose empoigner la femelle en quenouille, et la faire si fort jouir qu'Ulysse enfin, à son mât crucifié, au défi des Sirènes, entende enfin l'appel et descende de son trône de bouffon! Jusqu'au lit conjugal. Jusqu'aux vagissements de l'enfant. Peut-être de l'autre, mais enfin, il voudrait mieux que la contemplation de la belle bête dans le miroir de Lucifer! Mais Pénélope au sexe sec! Pénélope à l'utérus ratatiné! Le Panthéon fredonnant ses chansons à boire! D.H. Lawrence condamné à la prison. Pile. Face. Oscar Wilde condamné à la prison... La littérature occidentale, nos chères fredaines, tissait là-haut nos mythes. Et au stade, longtemps après, les Anglais, saouls comme des bourriques, ivres de leur culture, tuent les Italiens de l'autre côté de la clôture. Oh! certes, les Troyens ont la vie dure!

Nos ancêtres les TRACES! La légende dorée de nos spasmes! Espace où l'on nous fauche toutes nos marguerites. Place aux Hommes! La faucheuse rase aussi les forêts, et sombrent les bateaux. La cité assèche les marais, et assassine les oiseaux. Oedipe trépanant la Sphynge, quand la peste s'empare de Thèbes. Les Hommes règnent! Le Fils de l'Homme, trônant! Les Euménides veillent? Si seulement c'était vrai! Mais non, aucun justicier en vue. La forêt, de son côté, en notre absence, se nourrit fort bien de ses propres cadavres, assurant ainsi notre survie. Aucun chêne n'a jamais exterminé les champignons! TRACES. De la noblesse de l'Arbre. De la Déchéance de l'homme.

Boniface, déjà, l'apôtre des Germains, sept cents ans après la crucifixion de Jésus, abattait l'Arbre Saint de la forêt saxonne. Un chêne sacré! Et il y mit des jours, à la hache, à en faire le tour, cognant sans relâche, à l'aide de l'Esprit Saint, de sa cognée, sur cet Arbre Maudit, qui cachait la grâce infinie du Dieu des chrétiens à ces païens stupides! Au bout d'un compte pharamineux, le chêne rendit l'âme. La Saxe mourut, naquit la Ligue Hanséatique.

Des colonnes de marchands se mirent alors en route. Des quatre points cardinaux, les caravanes s'ébranlèrent. Pour établir les fondements de la cité, on dépeça le chêne. Les couteaux remplacèrent les scies. Et l'on fit boucherie. L'arbre se fit chair à canon et tout devint humain. On tailla des écuelles. On tailla des boucliers. On tailla des bons-hommes coloriés, qu'on jucha dans leurs niches, qui prêchèrent la Croisade. On tailla des Jésus par millions. On tailla des bateaux, on découvrit les Amériques, les chênes d'Amérique, on y tailla des milliards de flèches, on tailla la roue, on tailla le timon, on tailla le char, on y enferma Vercingétorix. On tailla l'univers, et l'arbre agonisait dans la marée de son sang menstruel.

On tailla, longtemps après, des figurines, à Saint-Jean-Port-Joli, des pipes, des tomahawks, des coupe-papier, des parasols, on tailla, on détailla, on retailla. S'amoncelèrent des TRACES par milliards! Les copeaux, on les brûla. Les noeuds, on les maudit. Les feuilles, on les chassa. TRACES. On imprima la Bible, on imprima le Coran, on imprima Marx et Engels, sur beau papier de chêne germanique. On

imprima Achille, désespéré, pleurant la mort de Patrocle. Boniface vainqueur. Zeus hilare : mais le sommet de l'Olympe est un désert pelé. Dieu toutefois n'avait-il pas ordonné d'écrire chacune de ses pensées? Sur papier bible? Et la Bible accoucha de toutes les guerres. Et la guerre accoucha du napalm. TRACES, pêle-mêle et en décombres, de villes en cendres.

Dehors, les dépotoirs, gorgés d'arbres dépecés, fermentent de légendes bradées, à la foire aux idées géniales. Au large de New York, la mer, éructant les restes du festin des Hommes, vomit leurs déchets sur la plage, à Long Island. Chaque fois que paraît le New York Times disparaissent quarante-deux acres de forêt québécoise. Il faut bien s'acheter des bagnoles, que deux ou trois années d'un usage stérile périront! TRACES sur TRACES. Épaves de mythes. Cimetières de légendes adolescentes. There is a sucker born every second. Grands magasins en fête! Noël! Que maudits soient les maudits Arabes! Qu'on attache l'affreux Hussein à la queue du cheval d'Achille! César n'a-t-il pas trimbalé six ans durant ce stupide Vercingétorix, avant de l'égorger dans sa cage de chêne? Refuser la Pax Dollaria!

Nous sommes tous des Assassins.

Fleur de silence

À Kapilavastu, au pied des montagnes d'Asie, à peu près de l'époque où Socrate pervertissait la jeunesse d'Athènes, s'ÉVEILLAIT le Bouddha. Oh! il avait payé le prix, au plein tarif! Pas en monnaie de singe! Comptant! À l'extérieur des murs dont nos ancêtres se montraient si friands : dans la nature, sous la coupole des Arbres, en plein soleil. Avec si peu de protection, sous les intempéries et dans sa nudité, quand même, que Naja eut pitié de Bouddha, et lui couvrit le chef, de sa tête, comme pour lui faire une auréole et venger le pauvre serpent d'une autre, plus triste histoire encore. Loin des vociférations, loin de la mort vaine, celle du destin de Patrocle, loin du sexe bouché de Pénélope. Aucun mât où crucifier Ulysse, libéré des sortilèges. Aucun chêne à découper, pour y clouer Jésus. Au pied de Bouddha, croissait la marguerite. Loin des TRACES. Dans le silence de l'écorce attentive. Plus loin, mais à peine,

les gazelles paissaient sans crainte. Aucun arc, aucune flèche. La chasse est fermée. Aucun Occidental. Bouddha médite, entre Naja, chêne et marguerite.

Après avoir dompté le fou en lui, le jeune homme riche, le mari, le père et l'époux, le Fils de l'Homme, Bouddha rejeta la robe de ses attributs loufoques. Nu-pieds, en bure, cheveux lavés à l'eau pure du ruisseau, il n'alla nulle part, hors du parc aux gazelles. Personne pour le tenter. Aucune TRACE de l'empire de la Dérision. Aucun serpent, aucun désert pour le leurrer. Aucune femme : la sienne demeurait avec le fils petit, derrière, là-bas, dans le palais du père, auquel il avait renoncé. TRACES désormais déliées.

On s'obstina, affluant, à désirer savoir, le pressant de tout dire : il refusa de donner l'Écriture Sainte et, souriant, sans paroles, montra de la main la couronne de la marguerite, née de l'Amour du chêne! Aucunement Athènes! Éteint, ce fou d'Achille! Pénélope conviée à s'ouvrir en corolle! Les Hommes de sa cour, priés de s'éveiller. Et de naître à la beauté du Rien.

Car il n'y avait rien, là, à ses pieds, pas même les TRACES d'un Ulysse absent, absorbé par les mirages de la mer! Point de ciguë, dans le jet de la fontaine! Point de copeaux, destinés aux bûchers de quelque Inquisition. Point d'Hélène! Le chêne, la marguerite, Bouddha, le Silence, l'évanouissement des passions déchaînées en Égée, par les aliénés, Alexandre, César, Napoléon ou Marx, Hitler ou Staline, faux héros amoureux de leurs propres déjections. Les reniflant. Absorbant leur parfum équivoque. Triomphants, de brandir leurs propres têtes, au sommet de leurs lances sanglantes! Anéantie, Troie! Anéantie Rome! Anéanti, l'Homme, célébrant sa Victoire...

Pitoyables ancêtres des dignes enfants que nous sommes. Indien, mon prochain, dans ta forêt de chênes rasée, nu et tremblant, je te pourchasserai, jusqu'à l'aube de te tuer, pour me repaître de ta viande, en direct sur le petit écran! Et s'il ne reste un jour plus rien, qu'Okinawa ou Nagasaki, alors l'Olympe trépignera de jouissance parfaite.

Éloge de la marguerite

Pendant ce temps.

Silence à Kapilavastu.

Sagesse de la marguerite.

Gazelles et sangliers se grisant, du parfum doux des truffes,
au pied du chêne roi.

Bouddha.

À peine une ombre, sous Naja.

Ne restent plus que nous.

Vous, là-bas, qui me lisez, moi ici.

Dans l'instabilité du ruban de Moebius.

Entre les flots qui hurlent les clameurs de l'occident déchê-
né.

Et le Silence, au Népal.

TRACE

Car le Népal, c'est vous.

